



Benamou - Stills

Bernard-Henri Lévy à Berlin

m'empêche peut-être d'être tout à fait objectif.

J. Lacouture. – Votre goût des héros explique, me semble-t-il, un autre défaut : vous résumez trop, je crois, l'ensemble des intellectuels à des extrémistes, d'un bord ou de l'autre. Je reconnais volontiers que la grande tradition du « juste milieu » qui s'est incarnée en France de Montaigne à Tocqueville, à cause de la Révolution d'abord, puis de l'Affaire Dreyfus, s'est interrompue au début de ce siècle. Qu'à partir de là les intellectuels ont cessé de barboter en eaux calmes pour se précipiter vers les extrêmes. Mais tout de même ! Un exemple. A propos du stalinisme, vous redites que seule une poignée d'entre eux a résisté.

Or la stalinisation des intellectuels a été très brève dans le temps. Et si l'on essaie de distinguer qui est un intellectuel, organique ou non, dans la société française des années 20 aux années 80, on en trouve peu qui aient épousé cette cause-là !

B.-H. Lévy. – D'accord, si vous parlez de ceux qui ont adhéré au Parti et ont, comme Vailland et d'autres, poussé la louange jusqu'à l'absurde. Mais si vous prenez le problème par l'autre bout, celui du climat général de la période, vous vous rendez compte que l'idée de démocratie a été tout bonnement oubliée par l'écrasante majorité de nos intellectuels. Tous, ou presque, la considèrent comme une mesure morte, une valeur qui a fait

son temps. Pour un Mauriac, un Camus, que de déserteurs ! Que de capitulations ! Quand Camus estime digne de lui de défendre la démocratie et le droit, il passe pour un benêt ! Rappelez-vous : à la veille de Mai-1968, quiconque revendiquait ce genre d'idées était traité de réac, voire de fasciste. Bref, il y a eu en effet une minorité de staliniens durs, style Aragon. Une minorité de fascistes durs, style Drieu ou Brasillach. Mais ils sont, à la limite, moins symptomatiques que tous ces gens qui disaient : la démocratie n'est pas, ne sera plus jamais objet de pensée.

J. Lacouture. – Vous manifestez décidément une aigreur très profonde à l'égard d'un certain courant, celui d'hommes qui se sont voulus, comme Mounier, des modèles moraux, mais qui ont péché par myopie sur le début du fascisme, par dégoût de la démocratie.

B.-H. Lévy. – Mounier a cru que la France devait se mettre à l'heure de l'immense révolution qui était en marche en Allemagne et en Italie. Il a été un pétainiste enthousiaste de 40 à 42. Il a cru à un modèle de société fondé sur une certaine organicité, un certain corporatisme, des unités sociales naturelles, etc.

J. Lacouture. – Mais il n'y a chez Mounier aucun discours antisémite !

B.-H. Lévy. – D'accord. Mais il a cru que le salut était au bout de cette révolution qui était, elle, antisémite.

J. Lacouture. – J'appartiens moi-même à ce courant, j'ai écrit plus tard évidemment dans la revue « Esprit ». Mon engagement tiers-mondiste, anticolonialiste s'est nourri là plutôt que dans « les Temps modernes ». J'ai un peu de mal à accepter l'instantané que vous faites de ceux de ma famille, en quelque sorte. Vous estimez donc que l'équipe de Mounier, Beuve-Méry, qui a fréquenté l'école